

Quelques notes éparses à propos des dictionnaires d'occitan et des idées reçues des usagers

Nous les avons supprimées dans *l'Introduction* à notre dictionnaire, comme pour d'autres fichiers. Il fallait absolument gagner de la place et ne restituer que la méthodologie, déjà bien longue, sur laquelle nous n'avons bien sûr rien à ajouter. Nous ne croyons pas inintéressant de les publier ici, surtout à l'attention des lexicographes futurs, et elles pourront s'enrichir au fil du temps. Ce sont parfois de simples notes : nous les présentons donc comme telles, sous un titre en gras, l'une n'ayant pas forcément une liaison logique avec la suivante.

Il s'agit pour la plupart de critiques des dictionnaires, chose inconcevable en milieu occitan, car interprétée comme « un dossier d'instruction à charge de l'auteur », lequel trouve immédiatement ses « avocats » pour instruire un procès à décharge, sans les moindres connaissances cependant en lexicographie. **Nous rappelons donc que nous ne faisons que notre métier de lexicologue/lexicographe**¹, et que s'il avait été exercé sérieusement avant et avec des conséquences pratiques pour les usagers, la lexicographie occitane ne serait pas dans l'état pitoyable où elle se trouve, et l'écrit des usagers en conséquence. Par contre, nos critiques se durcissent bien davantage à l'égard de tromperies manifestes (généralement guidées par l'idéologie) car nous estimons que c'est de l'imposture. Voir un auteur se glorifier sans retenue de son travail pourtant bien faible, voir une préface emphatique au possible en contradiction absolue avec la qualité réelle de l'ouvrage, voir des raisonnements se voulant scientifiques pour épater la galerie mais que l'analyse de l'ouvrage, même superficielle, contredit immédiatement, lire des appréciations plus que méprisantes à l'égard de Mistral lexicographe quand le milieu occitan s'est contenté de le recopier sans le dire (et encore de mal le recopier, pour Alibert), tout cela mérite effectivement une sévère mise au point pour en finir avec la langue de bois et la complaisance.

Sur la quantité d'entrées d'un dictionnaire et leur rédaction

Dans notre *Dictionnaire orthographique*, nous avons tenu à être la plus exhaustive possible, tant par rapport à l'occitan hérité (nous avons donc dépouillé de plus près les dictionnaires, les Atlas linguistiques, les auteurs, pour ajouter des centaines d'entrées, même si nous n'avons pas achevé cette lourde tâche) que pour le lexique contemporain des sciences et techniques. Le but de notre dictionnaire était une

¹ Pour les langues stables ayant pignon sur rue, il existe des personnes qui sont seulement lexicologues et critiquent donc à loisir les dictionnaires, fussent-ils prestigieux, nous l'avons déjà signalé. L'une d'entre elles, que nous avons pu entendre lors d'un colloque sur la lexicographie bilingue, critiquant vivement un dictionnaire d'anglais, reconnaissait sans ambages la position très confortable de seulement critiquer sans produire. Le milieu occitan a cette spécificité supplémentaire que beaucoup de ceux qui critiquent n'ont cependant aucune compétence pour le faire. Nous recevons ainsi des courriers absolument ahurissants ou entendons des conversations de la part de gens qui ne savent pas chercher dans un dictionnaire mais qui glosent d'abondance. Cela n'a rien à voir avec les personnes « innocentes » qui essaient de comprendre et nous posent des questions pour progresser, ce qui est tout à leur honneur.

remise à plat de l'orthographe, maltraitée au possible selon les divers dictionnaires. Par contre, pour un dictionnaire français-occitan² ou occitan-occitan, il conviendrait bien sûr de se limiter dans un premier temps à un nombre beaucoup plus restreint de lexèmes. **Nous pensons en effet superflu** de trouver dans un dictionnaire bilingue français-occitan la traduction de *corolliflore*, *basidiomycètes*, *lambdacisme*, *orthorombique*, tous d'usage fort réduit, **si celui-ci ne donne toujours pas les moyens de distinguer clairement les diverses traductions de verbes communs** comme *glisser*, *couvrir*, selon qu'ils sont transitifs, intransitifs ou réflexifs dans la langue source ; ou **s'il n'opère pas les distinctions sémantiques fondamentales** permettant aux usagers de ne pas employer une traduction erronée selon le sens de départ³ ; ou s'il se contente de donner à la suite d'une entrée française une collection de traductions occitanes mêlant sans distinction aucune synonymes totaux, partiels et analogismes, traductions et définitions (comme si le français était langue étrangère pour les Occitans et nécessitait donc un décodage en occitan), variantes dialectales à certaines entrées mais formes d'occitan plus standard à d'autres. Dans les réponses occitanes, il conviendrait aussi de pratiquer une sélection plus rigoureuse et d'éliminer archaïsmes, variantes ou formes très locales qui figurent forcément dans notre dictionnaire orthographique puisqu'il poursuit un tout autre but.

La remarque vaut bien évidemment pour un dictionnaire monolingue : **nous ne comprenons pas bien l'utilité d'avoir à sa disposition la définition rigoureuse en occitan de *corolliflòr*** (malgré tout l'intérêt que nous avons pour ce mot, en

2 Dont nous avons provisoirement arrêté la rédaction puisque se posait la question de choix normatif à chaque entrée ou presque. Il y a peu de chances d'ailleurs que nous la reprenions un jour compte tenu du travail qui dépasse les forces d'une seule personne, si on veut le faire correctement, et de ce que la rédaction du dictionnaire orthographique nous a anéantie. Nous laissons ce soin à tous ceux qui parlent si bien, et d'abondance, sur comment il faut faire un dictionnaire bilingue ou monolingue... Et nous nous concentrerons désormais sur le sujet qui nous intéresse, l'ethnobotanique (en dehors de la parution du dictionnaire scientifique achevé).

3 Un exemple parmi tant d'autres, pris chez C. Laux : « correcteur, trice *adj/n corrector, tritz/castigaire, a* ». Un novice traduira donc aussi bien « le correcteur de copies, *lo castigaire de còpias* (!) » que « des verres correcteurs, *de veires castigaires* (!) », puisqu'il n'y a aucune explication des différences de sens fondamentales de cette entrée. Il n'est d'ailleurs pas le seul : J. Coupier, dans son dictionnaire de provençal, prétend lui aussi que l'on peut « *castiga uno còpi, li fauto d'ourtogafi* » ! Comment s'y prend-on pour châtier une copie ou les fautes d'orthographe : à coup de règles ou de dictionnaire orthographique, ou de froissement du papier ? Tout cela parce que Mistral donne effectivement comme traduction à *castigar* « corriger », mais que l'on ne peut sortir de son contexte sémantique « corriger, châtier, frapper », ce que semble ignorer l'auteur du dictionnaire, qui commet la même erreur avec « *emendar, amander, corriger* » qui ne saurait pas plus s'appliquer à une copie. Hélas, les erreurs de ce genre sont légion et la notion de champ sémantique échappe visiblement à de nombreux auteurs. Rappelons donc que l'on ne peut que *corregir una còpia*, éventuellement pour faire remarquer que *l'estil e lo lengatge son pas pro castigats...*

Outre leur peu de rigueur dans l'analyse sémantique, qui peut aller jusqu'au ridicule pour les exemples ci-dessus, nous nous étonnerons toujours de ce que les rédacteurs de dictionnaires semblent ne jamais se mettre à la place d'un novice qui cherche, alors que cette démarche nous paraît être le fondement même de la lexicographie. Et lorsque nous voulons tester la qualité d'un lexique/dictionnaire, nous consultons ainsi quelques entrées complexes comme *glisser*, *corriger*, *couvrir*, *chêne*, *plantain*, *genévrier*, qui nous indiquent immédiatement le niveau de crédibilité de l'ouvrage : dire qu'il n'y en a aucun de vraiment crédible n'est pas très éloigné de la réalité (nous parlons des ouvrages récents).

tant que botaniste), **si la définition des entrées occitanes de base est évacuée et remplacée par une suite de synonymes approximatifs** : c'est le cas du dictionnaire de Cantalansa qui ne définit que les mots scientifiques (ce qui ne coûte guère de travail, il suffit de traduire la définition française) mais pas le lexique basique occitan (pourtant, ce n'est pas faute de lui avoir prodigué nos nombreux conseils). **Chaque fois, le travail du lexicographe, le vrai travail qu'on est en droit d'attendre de lui, est évacué par facilité** (voire flemme ?) **et comme compensé par des entrées superflues ne nécessitant aucun travail d'analyse ni de définition**. Et bien que très largement meilleur, c'est encore le cas du dictionnaire *Tot en òc* qui traite correctement certaines entrées en les définissant comme il se doit dans un dictionnaire monolingue (*rambalhar*, bolegar en far de bruch ; *rancareda*, alinhament de rocàs ; *malfasença*, disposicion a far lo mal ; *nisada*, aucebons d'una meteissa coada encara al nis, etc.), mais se contente à d'autres d'un simple synonyme partiel ou total (*desrabar*, arrancar ; *afrontar*, combattre, etc.). Quand encore il ne tourne pas en rond entre plusieurs entrées définies circulairement, dont la norme orthographique est de plus contradictoire (*infectar*, contaminar ; *contaminar*, infectar ; *alassar*, cansar ; *cansar*, alassar ; *prompte*, rapid ; *rapid*, velòç ; *velòç*, que va aviat ; *aviat*, lèu-lèu ; *lèu*, amb velocitat ; *velocitat*, capacitat de percórrer un espaci bèl o de far fòrças causas en pauc de temps ; *arrancar*, desrasigar ; *desrabar*, arrancar ; *desraïçar/desracinar*, arrancar una planta ; *desrasigar*, sin. de *desracinar* ; *derrrasigar*, arrancar de la tèrra ; *traire*, sortir, arrancar ; *derrrabar*, enlever çò qu'es enfonsat dins la tèrra). Seules les entrées *velocitat*, *derrrabar* sont définies et **donc dans l'esprit d'un dictionnaire oc-oc**, mais on remarquera de plus les regrettables doublets *desrasigar/derrrasigar*, **desrabar/derrrabar*⁴. Il en est de même pour bien d'autres verbes comme *mandar/traire/getar*, *metre/plaçar/botar*, renvoyés l'un à l'autre circulairement mais toujours sans définitions. On y trouve malheureusement aussi des erreurs : ainsi *apartesir* est « défini » par un synonyme **divisar*, forme erronée à tous points de vue, alors que le dictionnaire comporte bien la seule forme correcte *dividir* à l'emplacement alphabétique concerné (à laquelle on peut adjoindre cependant la

4 On trouve bien d'autres doublets orthographiques dans ce dictionnaire : nous ne parlons pas des couples variantes/formes plus centrales, mais de la restitution à égalité d'une forme correcte et d'une forme erronée, comme si un dictionnaire se devait de restituer « tout ce qui existe », sans retenir exclusivement les formes correctes. Il donne ainsi *prisma* comme **prisme* (< grec *prisma*), *site* comme **siti* (latin < *situs*, *site* étant une variante possible de *sit*, forme préconisée), *crime* comme **crimi*, *antipède* et **antipèdi* et *antipèda* (hésitation possible selon les langues entre *antipède nm* et *antipèda nf*). Les auteurs disent cependant en préambule qu'ils sont allés voir les réalisations semblables en catalan : ils y auraient cependant trouvé *prisma*, *sit*, *crim*. Nous considérons que, sous couvert « d'ouverture », c'est une option dangereuse (et inexistante dans les autres langues, où les quelques rares doublets orthographiques sont cohérents, de même que nous pouvons avoir en occitan *acid ~ acide*, *equacion ~ equiacion*, ou en français *nénufar ~ nénuphar*, *clé ~ clef*) et qu'elle est malheureusement un peu le reflet de certaines mentalités : tout est égal à tout, et toute graphie est enregistrable du moment qu'elle existe (au nom de « l'usage » sacralisé jusqu'au délire, qui n'a justement pas lieu d'être une méthode de travail pour une langue en complète déstabilisation, à cause de l'incompétence totale ou partielle de ses locuteurs/écrivains). C'est un très bon prétexte à bâcler un travail (point de vérification des étymons, de ce qui s'écrit dans les autres langues romanes, quel repos !) et c'est le plus sûr moyen de tuer une langue, en danger ou pas. Car les Robert/Larousse n'enregistrent pas les maltraitances tant orales qu'écrites subies par la langue française dans les journaux, à la télévision, dans les conversations de jeunes, sous le prétexte du sacro-saint « usage ». Pourquoi le ferait-on pour l'occitan ?

forme populaire *devesir*). On trouve encore « *aurièra*, **limita* », forme féminine erronée à la place de *limit*, forme masculine correcte à l'entrée concernée. Il semble qu'il y ait eu des rédacteurs isolés à la compétence linguistique différente, mais qui n'ont jamais croisé leur travail. Or la taille réduite du dictionnaire, et la multiplicité des auteurs donc des yeux pour corriger, aurait dû/pu permettre de lever ces erreurs. On s'étonnera de cette absence de définitions à de nombreuses entrées, car par ailleurs les auteurs n'hésitent pas à consacrer une longue place à la définition d'une seule entrée (« *proverbi*, formula sovent imatjada qu'exprimis una vertat d'experiència, una morala populària comuna a l'ensemble d'una societat » ; « *tarabastèla*, molinet fach d'un tròç de postarèl que vira a l'entorn d'un axe en fasent un bruch craïnant », et bien d'autres exemples, d'ailleurs pertinemment rédigés). Un novice court donc d'une entrée à l'autre, sans jamais avoir une définition simple pour comprendre le mot cherché, ou alors après avoir parcouru plusieurs entrées, car rappelons cette évidence que l'on ouvre un dictionnaire pour chercher ce que l'on ne sait pas (orthographe, sens d'un mot, syntaxe). Un dictionnaire se doit donc d'être écrit pour ceux qui ignorent tout et non pour des usagers qui savent un peu ou beaucoup (et qui ne chercheront jamais le sens de *derrabar*, *arrancar*, *butar*, *cansar*). Cependant, malgré ces réserves, insistons encore sur le fait que le dictionnaire *Tot en òc* est tout à fait cohérent quant aux entrées retenues, et ne fait pas « du volume » pour le plaisir d'afficher un nombre important d'entrées. Même cohérence dans le *Dictionnaire de base provençal-français* de Lèbre/Moulin/Martin quant aux entrées retenues, structurées véritablement en champs sémantiques, et qui ne présente aucune atteinte à la langue, tout juste quelques irrégularités dans la présence de la voyelle de soutien ou de quelques accents (en dehors du fait qu'il est bien succinct), c'est pourquoi nous ne l'évoquerons pas plus en détails.

En effet, **l'incohérence tant de la macrostructure que de la microstructure que des buts poursuivis est pourtant encore trop souvent le lot de la production récente** de dictionnaires, qui croient suppléer à l'absence de détails indispensables dans les entrées communes (ce que nous serions tentée d'appeler « le minimum lexicographique », mais qui demande du travail) par une plus grande quantité d'entrées secondaires d'usage rare (mais qui demandent peu voire pas de travail), comme si ce qui importait le plus était le nombre d'entrées. Car c'est la course au nombre qui semble fasciner les Occitanistes ; il n'est que de lire les divers comptes rendus écrits lors de la parution de lexiques (qualifiés de « dictionnaires ») et l'usage récurrent du qualificatif de « monument » pour nommer un livre simplement « épais », mais dont la qualité n'est pas proportionnelle à l'épaisseur. Redisons donc ce qui nous paraît une évidence : **il vaut bien mieux un dictionnaire de 10 000 entrées détaillées avec soin** (grammaire, féminins, pluriels irréguliers, champs sémantiques correctement distingués, syntaxe particulière, expressions figées, collocations, etc.) mais sans corolliflore/*corolliflòr* et basidiomycètes/*basidiomicèts*, **qu'un dictionnaire bâclé de 50 000 entrées sans grammaire, féminins, champs sémantiques**, mais avec des entrées que nous

qualifierons de complaisance ou d'entrées-alibi, compte tenu des besoins actuels de l'occitan.

Rappelons aussi une autre évidence, qui ne semble pas l'être pour tout le monde : **il ne suffit pas qu'il y ait dans le corps des articles des paragraphes soigneusement numérotés 1-, 2-, 3-** ou distingués par d'autres signes diacritiques, **pour que le travail de séparation en champs sémantiques ou grammaticaux soit correctement fait, et que les réponses fournies soient fiables.** C'est le cas, par exemple, du dictionnaire de C. Rapin qui mêle le barbeau-poisson et le barbeau-bleuet, attribue une traduction de la fleur au poisson, reprend le champ du bleuet-fleur en le nommant par son nom latin *Centaurea cyanus*, comme si c'était une autre acception, et ce malgré une présentation qui laisse croire à un tri sémantique pertinent (outre qu'il convient évidemment de faire deux entrées distinctes, et non une seule). C'est le cas de C. Laux qui confond par exemple la silice et le silex dans les traductions occitanes. C'est encore plus le cas du dictionnaire français-provençal de J. Coupier. Pour ce dernier, **les entrées botaniques sont pratiquement toutes sujettes à caution, voire complètement erronées, dès qu'il y a la moindre subtilité** (genévrier, plantain, globulaire, filaria, paturin, doradille, nerprun, etc.), puisque tous les noms précis d'espèces, donnés par Mistral, ont été évacués au profit d'un nom seul, comme s'il n'existait qu'une espèce de nerprun, qu'une espèce de doradille, ou comme si tous les nerpruns, toutes les doradilles s'appelaient pareillement⁵. Et nous avons trouvé de tout en ce domaine, du plus approximatif au plus invraisemblable.

5 Soit on s'en tient au nom générique, populaire s'il y en a un (*lachuscla* pour les euphorbes en général), sinon scientifique normatif (*eufôrbi*, *plantatge*, *valeriana*, *escrofulària*, etc). Soit on restitue les noms propres aux diverses espèces, mais en les séparant alors clairement. Par exemple dans le dictionnaire de J. Coupier, il est donné comme traduction générale de plantain, *plantatge*, *èrbo de cinq còsto*. Or *èrba de cinc còstas* ne saurait convenir comme traduction générale, tous les plantains n'ayant certes pas cinq nervures (cf. tous les *Plantago cynops*, *psyllium*, *arenaria*, *subulata*, *maritima*, aux fines feuilles en alène, ou le plantain corne-de-cerf parfaitement identifié populairement). Suivent quelques noms d'espèces spécifiques, mais curieusement pas le plantain lancéolé, le plus répandu de tous, dont le nom est justement *èrba de cinc còstas*. Et le grand plantain, *èrba de sèt còstas*, très répandu aussi, est absent, alors qu'est mentionné le plantain moyen. Même flou à l'entrée « filaria », où l'on trouve sans précision deux traductions concernant **pourtant deux espèces radicalement différenciées par les locuteurs** (*aladèrn/daradèrn*, celle à feuilles larges, et *olivastrè*, celle à feuilles étroites, clairement distingués par F. Mistral, dont l'auteur s'est pourtant totalement inspiré). Outre le fait qu'*aladèrn* n'est pas du tout une parole de provençal rhodanien. Même erreur grossière à l'entrée « paturin », où sont donnés uniquement les noms du paturin annuel (cf. la source, Mistral) : or il y a une trentaine de paturins, et la présentation laisse donc supposer que tous s'appellent comme cela. Même erreur à « primevère », où le nom de *braieto de couguieu* ne concerne bien évidemment que *Primula officinalis* (le coucou), pour la forme évidente de ses corolles, et ne saurait convenir à *Primula vulgaris*. **Au lieu d'improviser, ne pouvait-il se contenter de recopier scrupuleusement sa source mistralienne** (paturin annuel, primevère officinale, etc., tous indiqués clairement chez Mistral) ? Et ces erreurs grossières seront ensuite reprises par des compilateurs... Il y a fort à craindre que tous les champs qui concernent les sciences de la nature soient aussi sujets à caution (ornithologie, entomologie, etc.). Mais l'auteur de la préface, P. Blanchet, prétend cependant que ce dictionnaire restitue « ce qui se dit en rhodanien actuellement »... On nous permettra de rire très fort. (voir plus loin)

Sur la prétendue description du provençal rhodanien contemporain dans le dictionnaire de J. Coupier (préface de Philippe Blanchet)

La préface du dictionnaire insiste (et lourdement) sur cet aspect. Prétendue description cependant que ce dictionnaire de « rhodanien »... Si à l'entrée « cœur », on trouve *cor* (anat.) et *couar* (populaire), à l'entrée « porte » on ne trouve que *porto* et pas *pouarto* (exemple parmi tant d'autres). La préface nous renseigne que ce dictionnaire est en parler rhodanien mais « *qu'il a accueilli des variantes non-rhodaniennes ou non-mistraliennes à l'origine mais bien attestées dans la vallée du Rhône, comme couar à côté de cor* »... Qu'est-ce qu'une variante non-mistralienne ? Sur quoi se base-t-on pour faire entrer *couar* mais pas *pouarto* ni *bouen* ? Sur une enquête menée auprès des milliers d'habitants de la vallée du Rhône, puisqu'on prétend qu'il y a « description » ? Sans parler des exemples botaniques, où la forme *aladèrn*, choisie par Mistral comme entrée de base dont dérivent toutes les variantes qu'il donne ensuite, ne saurait être une forme rhodanienne (qui sont *daladèr*, *daradè*). Auquel on rajoutera par exemple, parmi tant d'autres, un des noms de la fougère polypode, *èrbo de sant Brancàci*. Mistral signale pourtant que c'est son nom à Digne, parce qu'elle pousse proche de la chapelle Saint-Pancrace : il est inconcevable de transporter ce nom en provençal rhodanien. Or l'auteur procède comme si toute entrée du Trésor était forcément du provençal rhodanien, ce qui est une erreur grossière⁶. Il en est de même pour *ourmin*, un des noms de l'if « dans les Basses Alpes », ou *reganèu*, nom du chêne kermès en provençal maritime, eux aussi trop localisés : ils ne sont certes pas des témoignages de provençal rhodanien descriptif contemporain⁷. Non qu'*aladèrn* ne puisse d'ailleurs s'employer en rhodanien : c'est la forme la plus étymologique (< *alaternus*), donc la plus centrale, restée vive en languedocien (en Provence on connaît *daradèrn*, *daradèu*, *taradèu*), mise en avant par Mistral comme entrée de son dictionnaire, et que nous préconisons nous-même : mais c'est alors un choix normatif, donc « puriste sclérosant archaïque » aux yeux de notre polémiste, et qui contredit complètement les intentions affichées de description localiste.

Car on y revendique une méthode qui consiste, « *en linguiste et non en puriste* », à proposer « *des usages réels et actuels du provençal écrit et parlé qui reste bien vivant dans le refuge de l'intimité familiale* » : ainsi donc *clouroumicetino*, *clouropicrino*, *clourouplaste*, *missouedematous*, *missousarcomo*, *estriuscopi*, *termogenèsi*, *tiousulfuri*, etc., font partie des usages actuels du provençal relevés dans l'intimité des familles rhodaniennes par ce linguiste non puriste ? Description/prescription ? Réalité/Mythe ? Incohérence du discours à coup sûr, qui n'abuse à nouveau que les naïfs et les incompetents évidemment, mais pas un lexicographe un peu au fait de la dialectologie et de tous

6 Nous trouvons donc extrêmement plaisant de voir revendiquer dans la préface un nombrilisme rhodanien et de constater la présence manifeste de paroles d'autres dialectes. Le préfacier est-il conscient de ces pollutions par des « langues étrangères », puisqu'il revendique haut et fort l'isolement de « la langue provençale », « supérieure en prestige », qui n'aurait strictement rien à voir avec sa voisine la languedocienne ? On ne peut que sourire...

7 Les régionalisations données par Mistral ne fonctionnent pas au sens strict (voir la préface de notre dictionnaire orthographique), *ourmin* ne fonctionne peut-être pas seulement dans les Basses Alpes : mais si cela avait été une parole rhodanienne, Mistral n'aurait pas précisé cette localisation, de toute évidence !

les dictionnaires existants, et encore moins la botaniste (et scientifique) que nous sommes. Car il est un autre domaine où les réponses proposées sont pour le moins ahurissantes : c'est celui des termes scientifiques, en chimie notamment. L'auteur propose en effet comme traductions à *lactate*, *lactose*, *lactique*, *lactoflavone*, etc., les formes *lachat*, *lachòsi*, *lachic*, *lachoflavono* (!) à partir du radical populaire *lach*. D'une part, c'est visiblement méconnaître qu'en linguistique, des mots peuvent être de formation scientifique, à côté de ceux de formations populaires, et d'autre part **c'est s'asseoir délibérément sur le vocabulaire international des sciences qui use exclusivement de radicaux/préfixes/suffixes savants grecs ou latins**. Si toutes les langues romanes usent bien évidemment de *lactat*, *lactòsi*, *lactic*, *lactoflavòna*, même les Anglais emploient pareillement *lactic*, *lactose*, et certes pas *milkic*, *milkose*, les Allemands emploient *laktose* (et pas *milchöse*) sous le prétexte que *lait* se dit *milk/milch* populairement. On relève aussi nombre d'incohérences dans le traitement des suffixes : ainsi on trouve *lachat* (pour *lactat*) mais *nitrate*, mais *picrat*, *fousfat*, *clourat*, mais le doublon *sulfat/sulfate*, mais *fousfite*, *nitrite*, etc. Ou bien on met un *e* de soutien partout, ou bien on s'en passe partout, et on ne nous fera jamais croire que *nitrate* avec *e* mais *fousfat* sans *e* sont le résultat d'une enquête dans l'intimité des familles rhodaniennes ! *Nos fau pas prene per de gornaus* dit-on à Marseille, pour rester dans l'euphémisme ! On retrouve la même disparité de traitement pour bien d'autres suffixes : pour les maladies, **clouroso* mais *néurosi* (c'est *cloròsi*, *neuròsi*, *dermatòsi*, *lordòsi*, < grec *-òsis*) ; pour les sucres, **lachosi* féminin, **maltosi* féminin, mais **sacaròsi* masculin mais *frutoso* féminin mais *glucoso* masculin ou féminin (presque tout est faux, car il ne s'agit pas du même préfixe que le précédent, c'est *lactòsa*, *maltòsa*, *sacaròsa*, *fructòsa*, tous féminins, tous les sucres sont en *-òsa nf*, toutes les affections en *-òsi nf*) ; *cardiougromo*, *encefalougromo* mais **eleitroucardiogramme*, **eleitrouencefalougrome* ; *eleitroulisi* mais **idrouliso*, **plasmouliso* ; pour les pierres **quartzite*, **oolite*, mais *marcassito*, *malachito* (tous les minéraux sont en *-ita*) ; pour certaines finales dont on donne deux options possibles au mépris de l'étymon (comme pour les sucres), **orouscòpi* ou *orouscope*. Si *nitrate/nitrat* sont acceptables tous deux sur un plan théorique (mais à condition d'harmoniser toute la famille), pour les autres exemples il s'agit de fautes pures et simples. Poursuivons la liste des incohérences/énormités : **androucèio* féminin mais *ginecèu* masculin ; adjectifs terminés en *-còla/-colo* tantôt variables (**sericicole*, *-lo*), tantôt invariables (*agricòla/agricolo*), tantôt éradiqués on ne sait pourquoi (refus de consigner *orticòla/orticolo*, remplacé par *ortolier/ourtoulié*, vocable absent de tous les dictionnaires). Le même comportement irrationnel se constate avec les noms suffixés en *-fère* : y sont admis *sulfurifèr*, *ploumbifèr* mais pas *ouleifèr* remplacé par sa définition « *que douno d'oli* » ! Le vocable *ouleougrafio* est admis mais pas *ouleoumètre* remplacé par *peso-òli*. Toute la série de formation savante *oscilloscope*, *oscillomètre*, *oscillogramme*, employée dans toute la romanité, est arbitrairement transformée en *balançouscòpi*, *balançoumètre*, *balançougromo*, ce qui ridiculise notre langue laissant croire qu'elle ne saurait employer *oscillo-*. Les fautes de norme sont tout autant nombreuses (indépendamment du choix de graphie) : **piramido*, **elisso*, **elipso*,

**cariopse*, **prejudice*, en place des formes *piramide*, *elice*, *ellipse* (courbe), *cariopsi*, *prejudici*⁸. Quant aux vocables d'origine étrangère, c'est la fantaisie totale qui préside : un *springbok* (antilope d'Afrique) est traduit par... *sautanto* ou *viscardo*, c'est-à-dire une « qui saute, une éveillée, une pleine de vie », si nous regardons le sens de ces mots dans le dictionnaire de F. Mistral. Tandis qu'un *sprinteur* devient... un *desrancaire* (*desrançar* signifiant déguerpir, s'échapper, s'enfuir, s'arracher). On a ici la manifestation du refus de l'emprunt à d'autres langues poussé jusqu'au ridicule.

Peut-être doit-on mettre toutes ces disparités de traitement aussi sur le compte du « *refuge de l'intimité familiale rhodanienne* » ?! Plus sérieusement, on constate une incohérence généralisée par **absence totale de rigueur et une accumulation d'erreurs par ignorance de secteurs entiers** comme la botanique et plus généralement les sciences : « on » écrit comma « ça » vient au jour j. Le lendemain, « on » aurait pu écrire le contraire : *ginecèio* féminin et *androcèu* masculin, *quartzito* mais *marcassite*, etc., etc. Car il ne s'agit pas de coquilles/d'erreurs éparses, comme on peut tous en commettre : traiter de la même manière le même suffixe semble la chose la plus élémentaire qui soit, comme d'être au courant de l'adaptation des préfixes et suffixes grecs ou latins en langue d'oc⁹. **En prônant ces traductions fantaisistes, on laisse donc croire que seule notre langue d'oc gréco-latine ne saurait dire les paroles scientifiques à l'aide des préfixes-suffixes gréco-latins... comme tout le monde.** Qu'un usager de base commette ces erreurs, c'est concevable et on est tous passé par là : qu'un dictionnaire s'y adonne, c'est plus que grave, c'est tragique, et ce d'autant plus s'il prétend se parer de plumes de paon du « scientifique ».

Encore ne détaillons-nous pas des choix opérés pour certaines traductions où **la distanciation maximale, le refus d'un vocabulaire abstrait et panroman et la méconnaissance de la notion de niveaux de langue** (traductions populaires en réponse à des concepts scientifiques ou abstraits) sont, comme chez « les Occitans », les trois vices de raisonnement qui prévalent encore et toujours. Ainsi refuse-t-on de donner *climatizar* comme traduction possible de *climatiser* (employé pourtant dans toute la romanité) au profit d'*atemporar* (dont on cherche le lien

8 Le raisonnement qui préside au choix de la voyelle finale est très simple, à défaut d'être scientifique : à tout nom français féminin terminé en *-e* correspond forcément un nom provençal terminé en *-o* (en graphie mistralienne) ; à tout nom français masculin terminé en *-e* correspond un nom provençal terminé en *-e*. Encore cette pseudorègle de correspondances connaît-elle des exceptions curieuses puisque l'auteur donne **reductàsi*, **amilàsi*, en place de *reductaso*, *amilaso*, formes correctes (*reductasa*, *amilasa* en graphie classique). Les contradictions de ce type sont innombrables. Visiblement, la notion d'étymologie est totalement inconnue. On ne peut qu'être alarmé par le sort infligé à la langue dans ces publications qui « font loi » aux yeux des lecteurs, compte tenu du poids symbolique attaché par principe à un dictionnaire auquel les usagers se fient sans esprit critique. Elles font loi et elles contaminent inéluctablement... Nous avons même entendu des occitans « bader » le dictionnaire de Coupier, uniquement parce qu'il était épais, c'est dire !

9 Les anomalies sont très rares dans ce domaine : par exemple *osmòsi*, *origina* présentes dans toutes les langues romanes (les formes étymologiques normales devraient être *osmòs*, *origin*).

sémantique avec le verbe en question qui signifie « préparer la terre ; chauffer graduellement le four d'une verrerie ; modifier, adoucir ». Plus ahurissante encore est la traduction de *parachutage* qui devient « largage de *para* », c'est-à-dire « lâcher de parachutistes » ! Et un *parachutiste* est un « *tombant-para* » : l'auteur ignore visiblement le sens du préfixe *para* (qui protège de...) puisqu'il croit que c'est l'abréviation de *parachutistes* comme on dit en français « les *paras* »¹⁰. Ne parlons pas de l'inféodation aveugle au français, tant orthographique que phonologique, sur lequel on s'aligne jusque dans ses incohérences (**plasma* mais **climat* mais **proublêmo* ; **tendinito*, **apendicito* ; **brouncho*, **brounchiolo*, mais *brouncò-pnemounio* ; **mimóusa nm*, **begounia nm*), etc. Ainsi que les incohérences dans les verbes en *de-/des-* (*descalamina* mais **decalcifica*, **decentralisa*, **decapita* et *descapita*).

androucèio* féminin mais *ginecèu* masculin ; adjectifs terminés en *-còla/-colo* tantôt variables (sericicole*, *-lo*), tantôt invariables (*agricòla/agricolo*), tantôt éradiqués on ne sait pourquoi (refus de consigner *orticòla/ourticolo*, remplacé par *ortolier/ourtoulié*, vocable absent de tous les dictionnaires). Même comportement irrationnel avec les noms suffixés en *-fère* : y sont admis *sulfurifèr*, *ploumbifèr* mais pas *ouleifèr* remplacé par sa définition « *que douno d'oli* ». Le vocable *ouleougrafio* est admis mais pas *ouleoumètre* remplacé par *peso-òli*. Toute la série de formation savante *oscilloscope*, *oscillomètre*, *oscillogramme*, employée dans toute la romanité, est arbitrairement transformée en *balançouscòpi*, *balançoumètre*, *balançougramo*, ce qui ridiculise notre langue laissant croire qu'elle ne saurait employer *oscillo-*. Les fautes de norme sont tout autant nombreuses (indépendamment du choix de graphie) : **piramido*, **elisso*, **elipso*, **cariopse*, **prejudice*, en place des formes *pyramide*, *elice*, *ellipse* (courbe), *cariopsi*, *prejudici*¹¹. Quant aux vocables d'origine étrangère, c'est la fantaisie totale qui préside : un *springbok* (antilope d'Afrique) est traduit par... *sautanto* ou *viscardo*, c'est-à-dire une « qui saute, une éveillée, une pleine de vie », si nous regardons le sens de ces mots dans le dictionnaire de F. Mistral. Tandis qu'un *sprinteur* devient... un *desrancaire* (*desrancaire* signifiant déguerpir, s'échapper, s'enfuir, s'arracher). On a ici la manifestation du refus de l'emprunt à d'autres langues poussé jusqu'au ridicule.

10 Rappelons l'évidence : *parachutisme*, *parachuter*, *parachutage*, *parachutiste* sont des dérivés de *parachute*. Et on ne parachute pas que des paras ! Comme l'auteur donne pour traduction de *parachute* « *paro-tombant* », tous les dérivés par suffixation devraient logiquement commencer comme ce nom, comme c'est le cas dans toutes les langues (nous avons évoqué cet exemple dans d'autres articles). Mais *paro-tombant* est inemployable pour former des dérivés : l'auteur se retrouve donc très empêtré dans son choix lexical. De plus *tombant* n'a pas le sens de « action de tomber, de chuter ». *Chute* (dans cette acception) se traduit en langue d'oc *casuda* (et variantes) ou *tombada/tombadura* (cf. Mistral) : les seules traductions du mot de base *parachute* sont *paracasuda* ou *paratombada* (mais dérivations difficiles à partir de ce dernier). Toute la romanité ayant choisi la forme *paracasuda* (aux variantes près propres à chaque langue), et les dérivés *paracasudar*, *paracasudatge*, *paracasudista*, pourquoi l'occitan devrait-il se distinguer par des formations absolument ridicules et « intimes » ? Si Mistral donne presque partout les formes catalanes, espagnoles, italiennes, portugaises, c'est qu'il avait conscience de la similitude entre la langue d'oc et les autres langues romanes : **proposer *paracasuda* et sa série, c'est bel et bien suivre Mistral** et les lois de la terminologie des langues romanes.

11 Le raisonnement qui préside au choix de la voyelle finale est très simple, à défaut d'être scientifique : à tout nom français féminin terminé en *-e* correspond forcément un nom provençal terminé en *-o* (en graphie mistralienne) ; à tout nom français masculin terminé en *-e* correspond un nom provençal terminé en *-e*. Encore cette pseudorègle de correspondances connaît-elle des exceptions curieuses puisque l'auteur donne **reductàsi*, **amilàsi*, en place de *reductaso*, *amilaso*, formes correctes (*reductasa*, *amilasa* en graphie classique). Les contredictions de ce type sont innombrables. Visiblement, la notion d'étymologie est totalement inconnue. On ne peut qu'être alarmé par le sort infligé à la langue dans ces publications qui « font loi » aux yeux des lecteurs, compte tenu du poids symbolique attaché par principe à un dictionnaire auquel les usagers se fient sans esprit critique. Elles font loi et elles contaminent...

Comme chez « les Occitans », on n'en finirait plus de soulever toutes les anomalies, contradictions, fautes, invraisemblances de ce dictionnaire, pourtant dirigé par un universitaire et relu par une pléiade de personnalités du félibrige, dont certains universitaires aussi. Comme il est d'aspect très soigné dans l'édition, très codifié dans la présentation avec les signes employés en dictionnaire, cela le rend sérieux aux yeux de beaucoup. Quant à nous, il nous fait déplorer que plus la misère de notre lexicographie, qu'elle soit dans l'une ou l'autre graphie, les uns n'ayant vraiment rien à envier aux autres sur ce plan là. Comme chez les Occitans, **nous relevons d'autant plus ces fautes que le discours parallèle se veut scientifique, est emphatique, voire prétentieux, et qu'en plus il s'attaque en permanence à tout propos et hors de propos, au camp occitan d'en face** : le temps passé aux attaques eut été mieux investi dans la relecture minutieuse de l'ouvrage qui va donc contribuer à la propagation de formes complètement erronées. Elles rabaisent notre langue au rang d'une collection d'amusements lexicaux praticables par tous, surtout si l'on ne connaît rien aux matières scientifiques et à l'étymologie, car c'est encore plus drôle de créer de l'image.

On recommande cependant la lecture de cette préface toute en langue de bois pour son art consommé du discours pseudo-scientifique qui n'arrive pas à camoufler un parti pris idéologique, seul vrai motif de la préface, et d'accuser tout en douceur lexicale « l'autre », l'usager de la graphie classique, jamais nommé cependant, de « sclérose archaïque et normative ». Car au contraire « *l'orthographe provençale a cet avantage particulier qu'elle permet de noter la richesse de ces variations jusque dans la prononciation, et notre langue ainsi que ses locuteurs n'ont pas subi l'exclusion arbitraire de variantes populaires au bénéfice d'une norme standardisée, comme cela a été le cas par exemple en français* ». Comment peut-il alors expliquer les exemples donnés par D. Arbaud (déjà cité dans notre article *Violences de langue*) qui s'étonnait ainsi : « *pourquoi cet ostracisme, pourquoi traiter cette lettre [le r des infinitifs] avec plus de rigueur que tant d'autres qui ont été conservées par vous bien que l'oreille ne les perçoive pas davantage ? (le t dans gent, cant, boulet, amount, vent, ..., le d dans grand, ped, segound, ; l's dans tems, biais, fais, dins, mens, le g dans long, le c dans masc, etc...)* ou ceux donnés par P. Estieu, alors que le c final ne se prononce pas davantage dans *rauc* que dans *franc*, dans *banc* que dans *trauc*, mais qu'il apparaît dans les uns mais pas dans les autres en graphie mistralienne ? A contrario, comment expliquer l'absence de r final à premier dans « *lou proumié òme* » alors qu'il est prononcé ? De plus, que signifie « l'orthographe provençale » à l'heure actuelle ? **Les Provençaux écrivant en graphie classique ne sont donc pas des**

Provençaux et le provençal ne s'écrit donc pas aussi en graphie classique ?

Compte tenu de l'esprit du personnage, c'est une évidence. Avantage ou boulet que cette « orthographe provençale » ? Puisque ce même auteur avoue ne pas pouvoir donner toutes les variantes, sous peine d'alourdir l'ouvrage. La tour de Babel dénoncée par P. Estieu... Il y a donc bien exclusion de ces variantes oubliées, il y a donc bien tri, mais sur des critères obscurs. Car beaucoup d'exemples sortent directement du Trésor du Félibrige, et certes pas d'un dépouillement exhaustif de l'oral et de l'écrit en 1995 « dans la vallée du Rhône ». On refuse donc bien évidemment les Occitanistes, mais aussi jusqu'à Mistral, qui mérite en toute logique lui aussi le qualificatif de sclérosant puisqu'il préconisait grandement (*aladèr* et non *daradè...*), mais on lui emprunte une majorité de ses exemples, y compris en se trompant lourdement sur les attributions rhodaniennes. Toute la préface n'est ainsi qu'un tissu de contradictions.

On retrouve une position identique à celle de Philippe Blanchet chez Patrici Gauthier qui s'insurge contre la modernisation du Trésor du Félibrige entreprise par certains (avec au passage, l'inévitable pique en direction des Occitans chez qui « la dictionnairite est à la mode »)¹². Il prétend « qu'un dictionnaire recueille les mots que l'usage a fait passer dans la langue, et c'est bien ce que fit Mistral dans son temps » (in *Aquò d'Aquí* n° 202, mars 2007). Si la première partie de la phrase est valable pour une langue stable et dynamique, redisons qu'elle est suicidaire pour une langue en danger. Quant à la deuxième partie, elle est entièrement fautive : nous avons déjà dit que la langue restituée par Mistral semblait artificielle à bon nombre de locuteurs, et qu'il a exclu les francismes nombreux (pas tous). Et c'est parce qu'il a restitué le plus possible de formes authentiques (et souvent passées d'usage dans des zones entières) et restauré la dignité de la langue, qu'il y eu renaissance. Or pour P. Gauthier, il faut d'abord réactiver l'usage (comment ? si ce n'est par la production

¹² Le prurit anti-occitan est viscéral chez certains ! Puisqu'il tend une perche, prenons-la. Si excès de dictionnairite il y a chez les Occitans, on fera remarquer que le Félibrige en est alors au contraire excessivement dépourvu. **Car aucune langue du monde ne fonctionne sur un dictionnaire non revu depuis 140 ans** (nous ne parlons pas des paroles forcément absentes de Mistral concernant les technologies, nous parlons des formes orthographiques choisies par Mistral dans la graphie mistralienne), ne remet pas en question les choix de ses lexicographes, et ne pose comme principe premier « X n'a pas pu se tromper ». Aucune, a fortiori une langue en difficulté qui a subi de tels aléas dans son histoire et où il faut du temps pour retrouver/promouvoir les formes authentiques. **Oui Mistral a chassé hardiment les gallicismes/francismes ; oui il a réactivé des formes authentiques** totalement méconnues de la majorité et qui ne subsistaient que dans un recoin du territoire ; **oui il a fait un travail hautement normatif**, et c'est pourquoi il y eu re(co)naissance. **Mais non il n'est pas allé jusqu'au bout** ; non, pas plus que quiconque, il n'a pas raison partout *ad saecula saeculorum* ; non, on ne peut déifier les formes *altitudo, longitudo, metodo nf, limito nf* qui ne sont que des francismes. Les audaces qu'a eues Mistral et qu'il n'a pas menées jusqu'à terme, une partie de ses successeurs n'osent pas les poursuivre et préfèrent l'embaumer, et accepter tous les francismes orthographiques et lexicaux qui passent. Connaissent-ils seulement leur Mistral sur le bout des doigts ? Lequel n'a certes pas fait figurer *vouaturo* ni *souar* dans son dictionnaire. Lequel serait à coup sûr horrifié de voir prôner maintenant *vouaturo* et *souar* comme preuves de provençal authentique, formes que même certains Occitanistes provençaux prônent... Sont-ils sûrs d'être si mistraliens que cela ? Nous avons l'impression de l'être bien davantage qu'eux, car nous avons lu toutes les oeuvres de Mistral, y compris son dictionnaire en entier, où l'on ne trouve jamais *cher, souar* et *vouaturo*.

d'ouvrages de référence, donc normés) et ensuite enregistrer dans un dictionnaire. **Attendons donc sereinement l'envahissement complet de l'occitan par le français et nous n'aurons bientôt plus besoin d'écrire aucun dictionnaire.** Il est vrai que même *veituro* est un « purisme » à ses yeux (au lieu de *voaturo*), c'est dire. Le refus de travail sur la langue le mène à dire qu'il ne voit pas « à quoi peut servir qu'une académie de savants bâtisse des mots nouveaux à sa sauce si elle ne peut pas s'appuyer sur une légitimité populaire ». C'est ce que font pourtant toutes les langues, cher savantàs en lexicologie !! Il ignore ou feint d'ignorer qu'un dictionnaire n'enregistre pas seulement l'usage populaire oral et il méconnaît visiblement les travaux de normalisation du catalan et de tant d'autres langues, qui font un travail continu en terminologie. Devons-nous attendre que « le peuple » utilise majoritairement « *ornitocoria, anemocoria, fanerogam, androcèu, monoïc* », **mots dont nous usons régulièrement en cours avec nos étudiants ou en sorties botaniques**, pour avoir le droit de les faire figurer dans notre dictionnaire ? Peuple, peuple, que d'âneries écrit-on en ton nom, et dans quelles médiocrités prétend-on te maintenir ! Nous pensons tout au contraire que c'est un devoir envers le peuple que de lui donner les moyens de se réappropriier tous les niveaux de langue, en restituant dans un dictionnaire les paroles authentiques perdues, correctement orthographiées et le lexique savant correctement formé. Ce n'est pas « aimer le peuple » ou « respecter sa langue » que de le cantonner aux francismes, aux créations personnelles fantaisistes et aux galéjades. **Ce n'est pas servir la cause ni de la langue ni du peuple que de restituer dans un dictionnaire toutes les erreurs que l'on peut trouver dans les écrits** (jamais corrigés avant édition par un correcteur digne de ce nom), comme étant des options possibles d'orthographe, et plus encore sous le prétexte faussement scientifique que « l'usage est roi, donc tout ce qui se trouve écrit est enregistrable » brandi par les pseudo-lexicographes. Nous pensons tout au contraire que « le peuple » et « la langue » ont droit à disposer d'un dictionnaire qui leur indique que les traductions de *soir, cher, moyen, centième, résister, télévision, arbitre*, sont *ser, car, mejan, centen, resistir, veitura, television, arbitre*, et non **soar, *cher, *moien, *centième, *resistar, *voatura, *televista, *repotegaire*, que les formes **prisme* ou **altituda* sont impossibles et non pas optionnelles comme *acid(e)* ou *verm(e)*, car ils ont droit à l'excellence : pour nous c'est cela « résister ». On rappellera la phrase d'Henri Bousquet : « *L'ironie puérile des ignorants n'est pas de mise en cette matière (...). Il n'est pas suffisant à cet égard qu'on la [la langue d'oc] protège contre l'invasion des mots étrangers, que l'on restitue à la vie courante ses termes oubliés, qu'on enrichisse son vocabulaire de vieux mots tombés en désuétude. Il faut encore sauver sa grammaire et sa phonétique, c'est-à-dire l'ossature même de son organisme.*»¹³ Il louangeait ensuite les écrits des Rouergats qui rendaient à ce dialecte ses lettres de noblesse en l'écrivant de façon historique, donc en graphie classique.

Sur la démarche pseudo-scientifique des faiseurs de dictionnaires

¹³ Préface à la pièce de théâtre *Molins d'un còp èra*, de Calelhon et E. Séguret, op. cit. , 1933.

La remarque faite ci-dessus au dictionnaire de Coupier vaut également pour les auteurs qui affichent eux aussi une démarche scientifique en préambule de leur lexique/dictionnaire, mais dont le contenu contredit, et parfois radicalement, le propos. Ainsi J Taupiac, dont l'introduction à son dictionnaire de 1000 mots (pourquoi 1000, et pas 1200, ou 1500 ?) a toutes les apparences d'un raisonnement scientifique quant à la sélection des mille mots les plus employés en occitan. Lorsqu'on regarde la liste finale, il paraît donc plus qu'étonnant d'y trouver *bièrra*, *distància*, *exprimir*, *naturalament*, *relatiu*, *relacion*, *resultat*, *tractor*, *sentiment*, *supermercat*, *superficia*, *vertadièrament*, et tant d'autres vocables qui ne sont certes pas du vocabulaire quotidien d'un locuteur lambda réduit à 1000 mots usuels. **Certains sont présents uniquement pour se plier au jeu de l'auteur** de définir ses mille mots avec eux-mêmes, ce qu'il dit d'ailleurs dans ses explications. Quant aux choix statistiques par thème, comment peut-on sélectionner *tractor* mais pas *carri*, quand tout le monde prend et dit un *carri*, tous les jours ? Pourquoi sélectionner *patana* comme seul légume, mais pas *salada* ou *tomata/poma d'amor* ou *pòrre*, ou *pastenaga*, mais quatre fruits, *irange*, *banana*, *poma*, *rasim*, mais pas *pera* ou *pruna* ou *persèc* ? Pourquoi sélectionner les verbes *organizar* et *exprimir* (et d'autres du même registre qui ne font pas partie des mots nécessaires aux définitions) mais ni *siblar/siular*, ni *mandar*, ni *calar*, ni *agachar*, ni *bramar*, ni *cridar*, qui sont pour le moins d'un registre plus que commun, au contraire de *organizar* et *exprimir* ? Le « jeu des 1000 mots » est-il donc réellement basé sur la fréquence d'usage et pertinent ? Bien évidemment non : l'auteur l'a vérifié sur... six pages d'écrivains ! L'auteur s'est-il posé la question de l'utilité même d'un tel dictionnaire si limité, quand le premier dictionnaire de français, niveau classes primaires, comporte 5000 entrées ? Bien évidemment non : c'est un jeu statistique que l'on peut comprendre pour une langue établie, mais certes pas pour l'occitan qui attend d'autres outils pour son enseignement¹⁴. Il en va ainsi de tout l'ouvrage, et on n'en finirait plus d'analyser ces incohérences totales de la macrostructure. **Il y a donc encore une fois un fossé immense entre l'intention affichée (enrobée de discours scientifique qui peut certes impressionner les naïfs), et le résultat final.** Cela n'empêche point P. Bec de qualifier l'ouvrage de « *scientifiquement irréprochable* », « *concentraciòn sarrada de la matèria occitana sus ela meteissa (sonque 1000 mots !)* », « *respiracion novèla sus nòstra lenga e son destin de deman* »¹⁵, toutes phrases emphatiques que l'on aurait du mal à ne point qualifier de critique de complaisance. De plus, P. Bec s'attarde sur l'aspect normatif de l'ouvrage, et la mise en avant d'un occitan standard qui aurait fait défaut jusqu'alors : **or 95 %, peut-être plus, des entrées retenues dans ce dictionnaire**

14 Le seul bénéfice est pour l'auteur qui peut se targuer ainsi d'être « auteur de dictionnaire ».

15 « *scientifiquement irréprochable* », « *concentration serrée de la matière occitane sur elle-même (seulement 1000 mots !)* », « *respiration nouvelle sur notre langue et son destin de demain* » (in *Prefaci au Dicionari de mila mots*, Collègi d'Occitania, Tolosa, 1992). Encore ne parlons-nous que de la macrostructure et pas des définitions, ni de quelques choix normatifs discutables. Et nous ne nous attardons à critiquer ce dictionnaire que parce son auteur le présente comme ouvrage « premier » en plein de domaines, si l'on en croit la quatrième de couverture emphatique, parce qu'il y exprime ses invectives coutumières (« *forma lamentabla, òrra farlabica, farlabica inadmissibla, error escandalosa* », appliquées à des pécadilles du type *paisan/pàisan*) et parce qu'il s'ouvre par une critique dithyrambique pour le moins déplacée, voire absolument ridicule. À part cela, l'ouvrage est ce qu'il est, mais certes pas un coup de tonnerre dans le ciel de la lexicographie occitane.

n'ont jamais posé le moindre problème de normalisation graphique, étant donné leur nombre plus que restreint, et ont été déjà données par le lexique de R. Barthes, publié antérieurement.

Nous retrouvons le même fossé entre le texte de présentation d'un répertoire mathématique et le répertoire lui-même (fait par des professeurs en formation académique)¹⁶. Le préambule se veut lui aussi scientifique, usant de « *vocalas pòstonicas* » et de « *modèl diglossic d'adaptacion* », tout vocabulaire qui ne peut que crédibiliser le travail présenté auprès des usagers (« le vocabulaire est savant, donc c'est sérieux »). Nous avons analysé en détails cette publication à des fins strictement pédagogiques, en détaillant les diverses anomalies constatées. Ainsi, si le préambule explique que la bonne forme est *exagòn* ou *exemplar*, en faisant référence à la romanité et l'étymologie, le répertoire propose **prisme*, **ellipsa*, **divisir* (contre l'étymologie et toute la romanité qui use de *prisma*, *ellipse*, *dividir*). On y constate l'incohérence de quelques réponses : *angle plat* à l'entrée « angle », mais *angle planièr* à l'entrée « plat », centième = *centen* et centième = **centièma*, à l'entrée « droite », droites disjointes = *drechas desjontadas*, mais à l'entrée « disjoint » = *desjont* (et non *desjontat*), douzaine = *dotzena*, mais une douzaine = *un dotzenat* (confusion préjudiciable entre le nombre de douzaines et une quantité voisine de douze), à l'entrée « adjectif ordinal », huitième = *ochen*, mais à l'entrée « huitième » = **uèchen*, *millimètre* mais *papièr millimetrat*. On y constate aussi des choix normatifs incohérents : *drecha*, *uèch*, mais *produit*, et pas *produch*, *uèit* (il convient d'harmoniser ou tout en *-ch* ou de donner les deux variantes chaque fois *produch/produit*, *uèch/uèit*). On ne peut qu'être étonnée de l'absurdité de certaines traductions : *reciprocitat* comme traduction de « réciproque », *disparitat* comme deuxième traduction possible de « différence » (au sens mathématique, donc résultat d'une soustraction !), *mièg* comme deuxième traduction de *moitié*, *sòbra* comme deuxième traduction de « reste » d'une division¹⁷. Comme si, en langage mathématique, il y avait possibilité de choix. On y relève aussi des concepts mathématiques qui n'existent pas ou qui sont faux quant à la traduction occitane : *nombre romain* (pour *chiffre romain*), *taux de pourcentage* (c'est soit *taux*, soit *pourcentage*, même si par ailleurs un taux peut s'exprimer en pourcentage, en nombre décimal ou fractionnaire), *basa* comme traduction de *repère* (alors qu'un repère est pourvu d'une base vectorielle, ce sont donc deux entités mathématiques bien distinctes). On constate également une grande incohérence dans la sélection des entrées françaises : présence de vocables savants (*fréquences cumulées*, *axiome*, *histogramme* non usités au niveau d'enseignement des professeurs concernés) mais absence de vocables plus basiques (*variable*, *projection*, *polynôme*), plus grave encore présence de « *ordonnée*, *négatif*, *diviser*, *égalité*,

16 *Repertòri matematic*, présenté par Hervé Lieutard, in *Lenga e País* n° 43, CRDP Montpellier, octobre 2005.

17 Ces absurdités mèneront donc certains enseignants à proposer : « *la disparitat entre 10 e 6 es 4!* » pour « *la diferència entre 10 e 6 es 4* », ou « *6 es lo/la mièg de 12!* » pour « *6 es la mitat de 12* », ou « *la reciprocitat d'una relacion* » pour « *la recipròca d'una relacion* », « *la sòbra de la division de 22 per 5 es 2!* » pour « *la rèsta de la division de 22 per 5 es 2* ». Il suffit de consulter un dictionnaire de catalan, d'italien, d'espagnol, pour s'apercevoir de l'universalité du langage mathématique sur un grand nombre de points : en catalan, *diferència*, *meitat*, *reciproca*, *resta/residu*, en italien, *differenza*, *metà*, *reciproca*, *resto*, en espagnol, *diferencia*, *mitad*, *reciproca*, *resto*.

mètre, décimètre, litre, gramme, géométrie, cylindre, droit », mais absence de leurs frères symétriques « *abscisse, positif, soustraire, ajouter, multiplier, inégalité, décilitre, décigramme, algèbre, cône, oblique* ». Les adjectifs n'ont pas de féminins, ni en français, ni en occitan, sauf très rares cas, ou ne sont donnés quelquefois qu'au féminin (*poligonala*) ou qu'au pluriel (*tangents*), et il n'y a pas de tri grammatical entre l'adjectif et le substantif (par exemple, *rectangle, arithmétique* sont donnés sans précision). Cette absence de grammaire peut prêter à confusion pour un novice et conduit à des ambiguïtés : l'entrée *arithmétique*, seulement traduite par le nom au féminin *aritmética*, peut laisser supposer à des novices que cela vaut également pour l'adjectif. Au contraire, l'entrée *quatrième*, traduite seulement par *quatren*, est illustrée par l'exemple « quatrième proportionnelle, *quatrena proporcionala* ». Pour un novice, la traduction de quatrième est donc *quatren* ou *quatrena*? Il faut bien évidemment apporter les précisions grammaticales « quatrième *adj/n, quatren, a adj/n* », et il devrait en être ainsi de tous les adjectifs numéraux (*dosen, tresen*) qui sont à la fois substantifs. Sans parler de l'invention pure et simple de « adjectif numérique » au lieu de « adjectif numéral ». Enfin les fautes d'accents et les coquilles y sont nombreuses : **resta* pour *rèsta*, *primier* (forme non languedocienne pour ce répertoire qui se veut languedocien) pour *primièr*, **uèchen* pour *uechen*, entrée française au pluriel (*supplémentaires*) mais réponse occitane au singulier (*supplementari*). Donc contrairement au vœu exprimé à la fin du préambule à ce répertoire, « *esperam que servirà de model* », nous espérons... **qu'il ne servira surtout pas de modèle**¹⁸. Nous avons alerté les responsables de la revue, et pris en commun la sage décision de republier ce répertoire, et non pas seulement les errata. Nous avons donc entièrement corrigé/complété/harmonisé le travail, mais jugé utile d'expliquer de plus par un court texte préliminaire les erreurs lexicographiques et méthodologiques commises dans la précédente édition du répertoire¹⁹. Car

18 L'auteur de la préface n'étant pas mathématicien, il ne pouvait se douter bien sûr des énormités mathématiques contenues dans le texte. Il parlait du principe et nous comprenons le sens de « vouloir servir de modèle », c'est-à-dire que d'autres lexiques scientifiques ou thématiques voient le jour.

19 *Lenga e País n° 46* (où nous avons oublié de modifier **prisme* en *prisma*, et **piramida* en *piramide* !!). Il nous semblait en effet totalement antipédagogique et sans effet de publier seulement le répertoire corrigé. Nous critiquons donc vivement, et reprenons nos critiques ici car ce n'est pas le même public, pour montrer le danger extrême de telles publications. Mais critiquer franchement c'est s'exposer dangereusement, bien sûr, surtout en milieu occitan où tout fonctionne sur l'absence totale de critique, si ce n'est partisane entre ennemis jurés, ou du type « hagiographique » entre adorateurs patentés, ce qui est exactement le contraire d'une critique saine qui fait avancer. Nous eussions dû demeurer dans la critique légère, feutrée, pour ne faire de peine à personne : c'est pour nous un signe de lâcheté et ce n'est efficace en aucune façon. On nous trouve donc pointilleuse et vive : **la lexicographie exige d'être pointilleux jusqu'à la maniaquerie**, et nous conseillons d'entendre les critiques à l'endroit d'ouvrages de lexicographies pourtant prestigieuses comme les grands dictionnaires d'anglais, pour savoir ce que c'est que la vraie vivacité. **Et c'est par absence de critiques, de rigueur, de méthode, que la lexicographie occitane ne fait que reculer depuis des décennies, contaminant à qui mieux mieux l'usage**. Ajoutons de plus qu'il faut du courage pour critiquer (et non criticailler bien sûr), mais qu'encenser bêtement ne demande aucun effort. Il semblerait même qu'en milieu occitan (ou littéraire ou show-biz français), « on » encense outrancièrement pour éviter d'être soi-même critiqué (renvoi d'ascenseur à l'avance en quelque sorte).

Nous avons rédigé par ailleurs un *Lexique français-occitan* (languedocien et provençal) de *Mathématiques-Informatique-Physique-Physique appliquée-Chimie*, plus détaillé par matière que ce que peut l'être notre dictionnaire orthographique à vocation plus générale et qui devrait être publié l'an prochain.

redisons encore une fois la grande différence entre le pouvoir d'un texte libre, contenant éventuellement de nombreuses fautes et non relu (il n'y a pas de correcteurs professionnels en édition occitane, et tous les auteurs en souffrent), **et le pouvoir d'un répertoire/lexique/dictionnaire, publié de plus dans une revue pédagogique sérieuse** : les usagers ne vont se référer que très rarement aux textes libres des auteurs, en matière de norme orthographique ou lexicale, mais suivront forcément et parfois aveuglément les répertoires/lexiques, élevés au rang de « bibles ». Et encore plus si c'est un répertoire thématique spécifique à une discipline, car cela suppose qu'il a été fait par des spécialistes de cette discipline. Or le niveau en mathématiques de ceux qui ont écrit ce répertoire est dramatiquement bas (et ils sont pourtant enseignants !). Il est grand temps d'alerter l'opinion et les enseignants en particulier sur le fait que **l'on n'a pas le droit de s'improviser faiseur de répertoire lorsque l'on ne maîtrise pas une discipline** et que l'on ne prend pas soin d'aller voir les solutions dans les autres langues romanes, pour mettre à jour des lois générales d'usage. Certaines erreurs de ce répertoire proviennent sûrement de sources lexicographiques elles-mêmes mauvaises, ce qui montre l'effet « boule de neige » désastreux que peut engendrer la piètre qualité de la production lexicographique occitane²⁰. Or rigueur absolue et humilité devant la langue sont les deux mamelles de la lexicographie. Avoir ces deux garde-fous en tête n'empêchent malheureusement pas quelques erreurs, a fortiori lorsque l'on tourne ouvertement le dos à ces deux principes. **Ce qui nous effraie le plus, c'est cette absence de conscience de la responsabilité vis-à-vis de la langue et des usagers, qui nous semble s'intensifier au fil des ans, en parallèle de l'absence de volonté individuelle de faire chaque jour moins d'erreurs : au contraire, tout est traité avec légèreté, désinvolture, insouciance, car après tout « ce n'est pas grave, en français aussi on fait des fautes » (sic !)**. Ce propos d'un professeur a de quoi effrayer, tout comme la réaction d'un autre enseignant à qui nous faisons part de notre souci de voir des textes en occitan truffés de fautes, s'étaler dans une encyclopédie libre sur Internet : il nous a répondu que si certains avaient les idées pour écrire des articles, d'autres se contentaient de voir les fautes, et que nous n'avions « *qu'à reprendre les textes et les corriger* ». Quand la vanité le dispute à l'incompétence... car nous n'avions pas écrit parce qu'il y avait quelques fautes (qui n'en commet pas ?), mais bien **plusieurs fautes par ligne**. Aucun article en français sur la même encyclopédie ne comporte plusieurs fautes par ligne... **Les Occitans se permettent donc avec leur langue ce qu'aucun autre locuteur ne se permet avec la sienne. Et en plus ils en sont fiers.**

Enfin, faisons aussi remarquer que l'on peut être excellent linguiste/phonologue/grammairien fort compétent en palatalisations, épenthèses et

²⁰ Par exemple, à propos de la traduction de *repèrè* par *basa*, peut-être prise dans le dictionnaire de C. Laux. Celui-ci donne en effet « *referèncià, basa de referèncià* », deux traductions complètement erronées pour le champ mathématique qui nous préoccupe ici. Les seules traductions correctes sont *referencial* ou *sistèma de referèncià* (d'où *referencial ortonormat, sistèma de referèncià ortonormat*).

mutations consonantiques, et cependant piètre lexicographe²¹ : c'est le cas d'Alibert, n'en déplaise à ses adorateurs. Rappelons a contrario que Mistral n'était ni linguiste ni grammairien et pourtant son dictionnaire demeure toujours inégalé et n'avait rien à envier aux grands dictionnaires français équivalents de son époque. Même si **L. Alibert a osé dire à son sujet que « sa cultura linguistica demòra superficiala », phrase qui ne l'honore guère, d'autant moins qu'il a entièrement recopié le dictionnaire de Mistral, en cachette de surcroît puisque nulle mention n'en est faite.**²²

Sur les causes d'incohérences entre les dictionnaires

Nous avons donné dans notre dictionnaire orthographique des dizaines d'exemples de contradictions entre les dictionnaires, qui déstabilisent bien évidemment et la langue et les usagers. Les causes et les preuves de contradictions sont donc innombrables, hélas pour la langue et les usagers, mais nous nous garderions bien de les qualifier, comme on a pu le lire, de « *incoèrenca escandalosa* », « *error grossièra* », « *falsificacion inadmissibla* », « *lamentabla forma* », « *òrra farlabica* »²³, divers adjectifs

21 **Le métier de lexicographe ne consiste pas à aligner des mots les uns sous les autres.** Il consiste à **présenter rigoureusement les entrées, séparer en champs sémantiques pertinents, restituer les traductions dans un ordre logique, du plus général au plus particulier,** faire des renvois entre synonymes et analogismes pour les dictionnaires plus importants, tous travaux remarquablement faits par F. Mistral, mais dramatiquement détruits par Alibert lorsqu'il a recopié Mistral.

22 « *sa culture linguistique demeure superficielle* ». Discours prononcé à Barcelone, retranscrit dans la revue *Oc*, janvier-avril 1933, cité par F. Mistral neveu dans *La Revue des Pays d'Oc*, octobre-décembre 1934. Mais on peut dire sans exagérer que la culture lexicographique d'Alibert demeure superficielle, pour ne pas dire inexistante, **puisqu'il a entièrement détruit le travail de Mistral en ce qui concerne les champs sémantiques, en présentant les traductions de façon totalement anarchique.** Ou alors faut-il y voir une volonté de brouiller les pistes ? On verra dans notre article « *Violences de langue* » une autre attaque contre Mistral lexicographe encore moins glorieuse et proférée par R. Lafont.

23 « *incobèrenca scandalosa* », « *error grossièra* », « *falsificacion inadmissibla* », « *lamentabla forma* », « *horrible invention* » (J. Taupiac, *Diccionari de mila mots*, entre autre...). **Toutes appréciations attribuées par le même critiqueur à certains auteurs... mais pas à d'autres,** présentant pourtant tout autant que les précédents des erreurs et/ou des incohérences et/ou des inventions mal venues, mais qualifiés néanmoins de « *grands lexicographes* ». **La critique à géométrie variable est toujours étonnante,** et le lexique utilisé en tout cas bien excessif, tant il sent l'intégrisme et l'odeur du bûcher qui n'est jamais bien loin. Nous rapprocherons ce lexique avec d'autres expressions tout aussi intégristes que nous citons dans notre article « *Violences de langue* », utilisées par un chroniqueur « passionné » de lexique : « *impostures, faux-semblants, tours de passe-passe, manipulations, suce-miels frelatés, ...* » ? ! Pour quelqu'un qui ne saurait pas le contexte, qui pourrait se douter que l'on parle ici de lexique et de norme, ou du glissement du sens d'un mot qui ne plaît pas ? Tant il est vrai que ces expressions relèvent à première vue plus du champ de la morale bafouée, voire du petit banditisme. C. Liprandi relevait la même incohérence cinquante ans plus tard dans les écrits du côté mistralien, paraissant dans les journaux : contrairement à l'affirmation de M^{elle} Aubanel qui parlait de « parfaite orthodoxie mistralienne », il relevait au contraire des dizaines d'exemples de graphies non orthodoxes (*vièouré, héritié, péou, dirai, poauré*, etc.) n'appliquant certes pas les principes du Trésor du Félibrige. (in *Sur un mot inédit de Théodore Aubanel*, 1955)

Nous pourrions donc tout aussi bien relever des quantités de « *inadmissibles, grossières, scandaleuses, horribles...* » formes chez X ou Y, **pourtant qualifiés de « grands lexicographes » par J. Taupiac, simplement parce qu'ils sont édités sous le label IEO.** La différence, c'est que nous trouvons cela seulement tragique, en ce que **c'est un témoignage de plus de la fragilité de la langue et de la difficulté à avancer des solutions, une preuve que trop criante de l'absence de norme stable et de travaux lexicographiques suivis en occitan.** Il convient de réserver le lexique « inadmissible,

appliqués sans discernement à des fautes effectivement grossières, de simples erreurs, ou des choix normatifs possibles mais ne convenant pas au lanceur d'anathèmes. **Leur abondance ne prouve rien d'autre que la difficulté qu'il y a à normaliser une langue dont aucune institution n'existe pour faire ce travail (officiellement professionnelle comme pour le catalan ou issue du volontariat militant comme le CLO pour l'occitan, mais qui a été détruit par la volonté du président de l'IEO)** ²⁴.

De plus la source des lexiques récents est le dictionnaire d'Alibert, jamais critiqué, jamais analysé, au nom de la déification de la personne et de ceux qui se sont occupés de l'édition. Il n'y a bien sûr ni « scandale », ni « horreur » (mais manque absolu de rigueur de ne pas avoir consulté la source, à savoir Mistral...) car ce sont les **conséquences logiques de la négligence de n'avoir jamais voulu analyser donc corriger le dictionnaire d'Alibert**, pour des raisons de religiosité. **Si personne n'a dit que ce dictionnaire présentait d'innombrables fautes, si personne n'a clairement annoncé qu'il n'est qu'une pâle copie inavouée du Trésor et qu'il fallait aller voir en toute priorité l'original, si personne ne l'a expurgé de ses fautes au nom de « l'intouchabilité », pourquoi certains se priveraient-ils de le recopier à l'identique sans la moindre distance critique ?**

Si de plus il y a entêtement à les nier, on peut alors parler effectivement de « scandale ». Et pourtant, nous ne cessons d'entendre l'expression « Alibert atteste de ... », et de voir établir des raisonnements à partir des choix alibertins, même si les Atlas Linguistiques les contredisent (la forme *pèrsec* par exemple, totalement absente des Atlas, qui ne donnent que *persèc*, en plus de *prèssec* ~ *pressèc*).

Relevons à nouveau que ces incohérences ou ces décisions unilatérales en contradiction avec des ouvrages antérieurs ou contemporains n'ont soulevé curieusement aucune protestation « d'atteinte à la liberté », ou de « décisions inadmissibles », au contraire des recommandations collectives émises par le CLO qui ont donné lieu à des épanchements véhéments (voire une campagne de pétitions pour s'élever contre certaines recommandations, voir nos autres articles).

scandaleux, horrible » aux **créations de toutes pièces du site panoccitan.org et aux créations lexicales de fantaisie au nom de la distanciation maximale, pratiquées comme un sport obligatoire par certains usagers ou institutions**. Là oui, **il y a véritablement horreur** (cf. notre fichier « Orrors lexicalas ») **car elles dégradent la langue**. Il y a un mépris de la langue que l'on tripatouille à sa fantaisie pour assouvir un ego (j'invente, je suis génial), mépris des occitanophones qui tous utilisent *descripcion*, *prescripcion* (depuis les Troubadours), *television*, *corrector* (depuis les Troubadours), *circulacion* (et non **circulason*), *manifestacion* (depuis les Troubadours, et non **manifestason*), mépris de l'appartenance de l'occitan à la famille des langues romanes. Exemples réduits qui seraient anecdotiques ? Hélas non ! On jugera de la gravité de la chose en consultant les sites signalés. Pour **amplituda*, **prisme*, etc., en place de ***amplitud*, *prisma***, il n'y a par contre qu'erreurs, grandement regrettables certes. Comme quoi il y a toujours pire...

24 Si une institution est nécessaire, elle n'est bien sûr pas suffisante. Tout fonctionnement du type « grosse usine à gaz pour chauffer les nuages », comme on en voit que trop, ne parviendra pas davantage à résoudre le problème. Tout comme le danger de main mise sur une institution par une classe d'individus, quelle qu'elle soit (politiques, universitaires, associatifs, ...), surtout enclins à récupérer et l'institution et le travail des autres, dans leur intérêt personnel (comportement non spécifique au milieu occitan, certes, qui ne le dédouane pas pour autant).

Les intellectuels occitans « parlant » de linguistique n'ont donc pas fait leur travail d'en « faire » en produisant des dictionnaires. Le champ était donc laissé aux amateurs qui, pour beaucoup, n'ont pas la compétence suffisante. Le reproche est à faire en priorité aux premiers, non aux seconds...

Sur les jeux de mots privés qu'on prétend ériger en norme lexicale de « l'authentique »

Les Occitans raffolent de trouver des néologismes « bien de chez nous » pour nommer des objets ou des concepts, tant ils sont dans l'incapacité d'admettre que l'occitan, aussi, a des niveaux distancés de langue, que l'occitan est encore et toujours une langue romane, qu'il est donc de son devoir de continuer à s'inscrire dans la romanité. S'ils ne font subir aucun outrage à *bioquimia*, *bijeccion*, *termonuclear*, ou *Rosacèas* (tout juste une erreur de genre puisque nous avons trouvé *Rosacèus nm pl*, ou d'hésitation de suffixation, *termonucleari*), donnons-leur cependant quelques idées « d'exception occitane » bien senties et élégantes pour diurétique = *pissadrud*, *comolapissador*, *vuèjabotariga*, ... qui viendront compléter utilement *vira-l'ase* (pour rond-point), *tapapecat* (pour slip), *traucacodena* (pour infirmier), *repotegaire* (pour arbitre) et feront les délices de quelques locuteurs, émerveillés par autant d'authenticité et d'esprit. L'outil Internet favorise de plus belle les outrages faits à la langue et surtout leur diffusion. Or nous pensons en effet de notre devoir de prendre parti, donc de dénoncer ce qui nous paraît insultant pour la langue, ce qui la tire sans cesse vers le bas, ce qui la coupe inexorablement de la romanité, et non de nous contenter de « décrire avec distanciation » des faits bruts. Tout en enregistrant le lexique utilisé cependant, s'il est conforme à la langue : **mais la formation du lexique et les circonstances de son usage sont deux choses bien distinctes.**

Cette recherche d'authenticité est d'autant plus curieuse que ce sont souvent les mêmes qui se sont irrités lors de l'affaire du « *quèsaco* » dans une célèbre dictée franco-française télévisée, et ont donc crié à la malversation de notre langue : « il faut écrire en trois mots », « ce n'est pas un mot mais une locution adverbiale », « il ne faut pas d'accent », etc. Et l'on a donc vu à nouveau s'étaler à pleine page des « arguments » qui malheureusement n'en étaient souvent pas, traiter l'emprunt de « manlèu farlabicat » et ironiser sur l'entrée de « *quèsaco* » au dictionnaire Larousse. L'expression étant lexicalisée (*le quèsaco*), elle ne saurait donc être écrite en trois mots, tout au plus avec trait d'union éventuel (*le qu'ès-acò*). Et si l'occitan met un accent sur *webèr* pour le rendre prononçable, pourquoi ne mettrait-on pas d'accent sus *quèsaco* en français, pour des raisons symétriques ? Le phénomène de l'emprunt, de son adaptation pour le rendre prononçable dans la langue ou de l'emprunt à l'identique, de l'évolution des langues en général et de la fabrication/évolution des dictionnaires en particulier, échappent visiblement à beaucoup de locuteurs occitans, qui s'expriment cependant d'abondance. Nous leur conseillons donc de

s'attaquer à tous les emprunts faits par l'occitan à la langue arabe et tous « farlabicats » tout autant que *quèsaco*, car on n'y reconnaît guère la langue source (*albergoûq, abu rach, al-karchoûf*, etc, qui ont donc été empruntés pour donner *albricòt, borrage, carchòfle*) : les exemples pullulent bien évidemment, et pour bien d'autres langues (l'allemand *kartoffeln* a donné le provençal *tartifla*, et le persan *baldinjan* l'occitan *merinjana*...)

Sur les réticences à l'emprunt du français vis-à-vis des langues « régionales »

La réticence à l'emprunt (qui date de longtemps) autre qu'anecdotique et folklorisée est une toute autre affaire. Le français s'est en effet crispé sur un de ses dialectes, semble s'être arc-bouté pour résister à la pénétration des autres langues régionales, méprisées donc non étudiées, et éviter les emprunts qui auraient sans doute fait « plouc provincial » (ou qui auraient menacés l'unité française allez savoir ?) : on le voit particulièrement en matière de flore, où le milieu scientifique continue de refuser l'idée même de prononcer à la française les noms occitans des plantes, qui ne sauraient pourtant avoir un nom « francilien » puisqu'elles ne poussent point sur ce territoire. On continue donc à vendre comme « nom français », « aphyllanthe de Montpellier », « brachypode rameux », « Reichardie en forme de picride », et autres traductions françaises des binômes latins botaniques (lesquels changent pourtant au gré des évolutions de la nomenclature, « brachypode rameux » est désormais obsolète), mais à refuser les noms authentiques de ces plantes qu'il suffit de franciser « *brégalon, bauque, tèrregrèpe/cousteline/couscounille* ». On admet *yucca*, nom haïtien, mais pas *bauque*, nom occitan (« c'est du volontarisme militant » nous a-t-on rétorqué !). L'exception française... Nous parlons plus longuement de ce problème dans notre dictionnaire d'ethnobotanique. Certes le français a emprunté des vocables à l'occitan (*abeille, amour, adret, ubac, sansouire, garrigue, ...*) : mais si *abeille* et *amour* sont des emprunts anciens du XIII^{ème}, si *garriga* est passé au français en 1544, l'emprunt d'*adret* ne date que de 1927, celui d'*ubac* de 1935, et le dictionnaire *Petit Robert* continue d'ignorer *sansouire* (intégré toutefois à l'encyclopédie Quillet de 1970) et *ermàs*. Or comment décrire un paysage sans *adret, ubac, sansouire, ermàs/armàs* employés quotidiennement par tous les habitants et tous les écologues du sud ? Le français a aussi emprunté à l'occitan mais en dégradant souvent la langue d'origine pour en faire exclusivement des termes d'argot, ce qui est une manifestation de mépris plus ou moins latent. Les progrès de l'étymologie et la timide ouverture des esprits mettent à jour depuis quelques années ces vocables issus de l'occitan, qualifiés autrefois pour certains de « origine inconnue » (!) ou « origine dialectale », tellement on se complaisait à ignorer cette langue. Les noms d'origine anglaise, turque, chinoise, japonaise, allemande, etc., cela semble aller de soi d'indiquer correctement leur origine... mais pas pour l'occitan ? Certains dictionnaires signalent enfin l'origine occitane, mais souvent sous le vocable générique « provençal », ce qui n'a aucun sens puisqu'il s'agit parfois de pur gascon, pur auvergnat, pur limousin, pur languedocien. À ne pas utiliser « occitan », la seule mention valable serait alors « langue d'oc ». Il y a donc encore beaucoup de chemin

à parcourir dans l'aération des neurones français pour voir traiter correctement notre langue dans les dictionnaires donnant l'étymologie.

Sur notre dictionnaire et le travail à poursuivre

Nous avons clairement dit dans l'Introduction tout ce que nous estimons inachevé dans notre dictionnaire. Rappelons donc qu'il faudrait reprendre toutes les cartes des Atlas linguistiques du Languedoc (occidental et oriental), poursuivre l'analyse du dictionnaire de S. Palay pour en extraire les entrées panoccitanes (nous n'en avons extrait que 270 par une lecture occasionnelle et non systématique), procéder de même avec les autres dictionnaires d'autres dialectes (Louis Moutier par exemple pour la Drôme...), analyser l'écrit du 19^{ème} en totalité, pour continuer à recenser les paroles non relevées dans les dictionnaires (essentiellement celui de Mistral qui n'a bien évidemment pas pu tout lire) et différencier les paroles purement provençales, limousines, gasconnes, etc., des mots d'occitan employables dans tous les dialectes car ne portant pas une trace phonologique ou syntaxique particulière à l'un d'entre eux (adjectifs composés du type *pelnegre*, collectifs, augmentatifs, diminutifs, verbes fréquentatifs), donc à disposition de tout locuteur quel que soit son dialecte de référence. Nous ne poursuivrons pas ce travail qui nous a que trop coûté, ayant en chantier cinq autres ouvrages. Il nous reste également en fichiers une quantité de problèmes/hésitations qui demanderaient à être analysés collectivement. Nous les gardons par devers nous pour le moment, le comportement du CLO à notre égard nous ayant appris la méfiance quant à la paternité du travail de recherche de ces anomalies, dont on a fait mine de croire qu'elles avaient été débusquées « collectivement » alors qu'elles provenaient de notre fichier. Tant que nous ne constatons pas un fonctionnement sain d'une quelconque « académie », elles resteront au fond de nos tiroirs. Sans illusion aucune, nous pensons qu'elles y mourront de leur belle mort...

Si nous remercions les premiers acheteurs qui nous ont témoigné leur soulagement d'avoir enfin un ouvrage de référence en matière orthographique (tant ils étaient conscients de l'anarchie ambiante), et qui ont si bien compris le sens et l'ampleur de notre travail, nous devons aussi faire quelques remarques à ceux qui expriment **leur regret de ne pas avoir en plus la traduction française**. Rappelons que nous avons donc consacré six ans de travail bénévole à cette remise à plat de la langue nécessitée par l'incohérence totale entre les dictionnaires, en expliquant notre méthodologie, en donnant des pistes de travail et des modèles de rigueur aux futurs candidats à la lexicographie occitane. C'était la condition nécessaire à tous les autres travaux à venir dans ce domaine (correcteur orthographique, dictionnaires français-occitan ou occitan-occitan, dictionnaire de l'occitan inverse, lexiques thématiques, etc.). **Nous pensons être assez près de la réalité en estimant qu'il faudrait cinq ans supplémentaires pour rajouter les traductions françaises d'une façon satisfaisante, c'est-à-dire faire son vrai métier de lexicographe**. Nous refusons en effet de faire suivre une entrée occitane d'une série de traductions, sans

distinction sémantique ou grammaticale, comme c'est le cas de tous les dictionnaires ou peu s'en manque. Nous n'appelons pas cela « un travail de lexicographe » et nous estimerions déchoir que de mettre notre nom sur un tel ouvrage, pour la simple gloire de se croire auteure d'un ouvrage de plus. Traduire « *ornitologia nf*: ornithologie *nf* » ou toutes les autres paroles relatives aux sciences et techniques (*telefonìa, cardiograma, apendicitì*) ne demande effectivement aucun travail et les usagers n'ont d'ailleurs pas besoin qu'on leur donne la traduction, tant ils ne la chercheraient même pas. Mais ce sont les mots les plus communs, les verbes les plus employés, qui demandent un travail énorme !! Nous avons testé quelques entrées types : **huit heures de travail pour traiter correctement** la seule entrée occitane « **relevar** » (certes avec des exemples et/ou des citations), **huit heures encore** pour traiter la seule entrée française « **couvrir** », aucun dictionnaire n'ayant restitué complètement toutes les acceptions de ces verbes ! Même en admettant que nous ne donnions pas de citations, il faut donc plusieurs heures pour certaines entrées complexes. Se contenter de donner à l'entrée occitane « *de* » la suite laconique de traductions françaises possibles « à, aux, de, en, du, des, ..., » sans tri sémantique/grammatical clair et sans donner des exemples pertinents, ne sert strictement à rien. En sens inverse français-occitan, nous défions quiconque d'arriver à traduire correctement « glisser » dans une phrase française à la lecture du dictionnaire de J. Cl. Serres ou de C. Laux... sauf un occitanophone chevronné qui ne cherchera justement pas dans un dictionnaire ! Et encore moins à traduire la première entrée d'un dictionnaire français-occitan « à », l'entrée la plus complexe à rédiger. Les dictionnaires y répondent généralement en donnant toutes les solutions possibles (**a, de, per, amb, en**) mais jamais ne disent dans quel cas il faut traduire par **a, de, per, amb** ou **en** ! Si celui de Laux est bien plus détaillé sur ce point, celui de Serres est d'une indigence remarquable. Les usagers sont donc abandonnés en route et le travail du soi-disant lexicographe bien réduit...

S'il est une chose à regretter, ce n'est donc pas l'absence de traductions françaises dans notre dictionnaire. À moins de considérer que ce sont toujours les mêmes qui sont priés de trimer sans fin... gratuitement. **Ce qui est à déplorer c'est l'absence d'investissements continus dans le domaine de la lexicographie, c'est l'absence de consensus sur la norme au profit des éternelles querelles pérennisées intentionnellement, c'est l'absence de critiques professionnelles sur les dictionnaires parus (tous « fabuleux », « géniaux », « in-tou-cha-bles ») qui ont donc empêché tout progrès en ce domaine, c'est le mépris des usagers de l'occitan par rapport à leur langue, c'est le refus des règles de fonctionnement de l'occitan-langue-romane-comme-les-autres au profit de pratiques sauvages revendiquées haut et fort au nom de « la liberté », toutes choses complètement anormales (pour ne pas dire relevant de la pathologie) qui nous ont donc amenée à perdre six ans pour la rédaction d'un dictionnaire orthographique qui n'aurait aucune raison d'être dans aucune autre langue ! Cela, oui, c'est regrettable,**

déplorable, consternant, la liste des adjectifs est sans fin. Comment a-t-on pu en arriver là ?

Enfin dernière remarque concernant l'Introduction : « *Mas perqué l'avètz escricha en francés ? Pourquoi l'avez-vous écrite en français ?* » nous reproche-t-on souvent ! Parce que nous ne savons pas écrire en occitan... Plus sérieusement, le choix du français est tout à fait volontaire : nous tenions en effet à ce que le plus grand nombre possible de lecteurs la lisent (et notamment les jeunes). Or le sujet est aride au possible, et faire le double effort, pour un novice en langue occitane, et du thème et de la langue nous paraissait rebutant au possible. Les reprocheurs pourront encore s'exprimer pour le dictionnaire scientifique à paraître : l'introduction est aussi en français. Puisque l'ouvrage est bilingue français-occitan (languedocien et provençal), il nous paraît intéressant de toucher aussi un public francophone. En espérant ne plus avoir à nous justifier de quoi que ce soit auprès de personnes qui, elles, ne produisent rien et n'ont donc pas de choix de langues à faire... C'est en tout cas une question qui ne nous viendrait même pas à l'idée de poser à un auteur qui, visiblement, travaille pour l'occitan. Pour l'occitan, mais travailler pour les Occitans, on se pose parfois la question ??

© Josiana Ubaud –Lexicographe et ethnobotaniste en domaine occitan